

Les Pâques de l'Adjudant.



'ETAIT un Samedi-Saint au soir.

Les cloches d'une petite ville de l'Ouest, où le héros de ce récit se trouvait en garnison, lançaient à toute volée leurs joyeux et triomphants alléluias, et les églises se garnissaient de nombreux fidèles désireux de purifier leur conscience.

Sur le chemin de la caserne, un homme, portant trente-cinq ans environ, marchait préoccupé. C'était un adjudant. Il n'avait pas l'aspect des vieux grognards, mais on le connaissait pourtant pour son amour du métier militaire et son aspect absolu de la discipline. En un mot, c'était un soldat.

A l'heure où nous faisons sa connaissance, ses pensées se livraient à un combat terrible qui, certes, n'était nullement prévu par les règlements de manœuvres aux mains du vieux sous-officier. Sa préoccupation était si grande qu'il laissait échapper, à haute voix et de temps à autre, quelques parties de son raisonnement, à tel point que celui qui aurait commis l'indiscrétion de le suivre aurait pu recueillir les mots: «faitement... a raison... le devoir, connais ça... mais quinze ans... c'est raide... et puis pas comode...»

Et tout en tirebouchonnant sa forte moustache, notre homme continuait son chemin.

Parfois, il s'arrêtait brusquement, les sourcils froncés, les poings fermés et on eût dit, en l'apercevant dans cette attitude, qu'il se préparait à recevoir dans de bonnes conditions un agresseur redoutable.

Quel était donc le singulier combat qui se livrait chez cet homme? Nous allons l'apprendre à l'instant.

C'est dominé par d'aussi graves préoccupations que notre militaire fit la rencontre d'un vieux camarade dont